

La bonne décision

Le mois d'août était déjà bien entamé et la météo fort agréable. Pour les prochains jours, un temps sec et ensoleillé, avec maximum 25°, était annoncé. Depuis quelques années, elle s'était inscrite sur un réseau social fréquenté par un groupe d'internautes désireux de partager des loisirs similaires aux siens. Chaque mardi, deux ateliers étaient organisés pour ceux qui souhaitaient y participer. Les choix étaient variés et jusqu'ici, elle avait apprécié chaque proposition.

Cette fois, il s'agissait de parcourir une très belle région, pas très éloignée de son domicile où chaque promeneur pourrait y admirer les paysages et découvrir l'un ou l'autre manoir construit au début du vingtième siècle.

Le jour du départ, elle se leva tôt, but une tasse de thé et se mit en route. Elle emporta de quoi manger et se désaltérer, ainsi qu'un carnet dans lequel, elle prenait des notes pour écrire ses impressions et les partager ensuite avec le groupe.

Au début, la promenade l'enchantait. La région apparaissait sous la forme d'un large et haut plateau incisé par une multitude de vallées, aux versants souvent profondément encaissés. Bientôt, un premier petit manoir aux pierres grises et aux volets en bois, délavés par les pluies, se montra, au fond d'une allée sinueuse bordée de chataîgniers. Une porte, sculptée de motifs floraux, permettait d'y pénétrer. La demeure semblait inhabitée, comme laissée à l'abandon. Curieuse, elle s'engagea dans l'entrée, referma la porte derrière elle, puis admira les parquets, les escaliers en colimaçon, les vieilles tapisseries et les portraits d'ancêtres. Elle visita toutes les pièces de ce joli manoir, avant de vouloir sortir dans le jardin. Impossible de rouvrir la porte par laquelle elle s'était glissée dans la demeure. Malgré tous ses efforts, celle-ci resta bloquée. Elle refit le tour de la maison et constata avec effroi que le charmant manoir ne présentait pas d'autre porte.

Aucune issue possible. Désespérée, elle se sentit prise au piège. Elle prit son téléphone pour appeler le créateur de leur site de loisirs. Il aurait sûrement une solution, puisque c'était lui qui avait imaginé visiter ces vieilles demeures. Hélas, elle ne put le joindre. Elle envisagea d'autres possibilités mais toutes présentaient l'un ou l'autre inconvénient. Sortir par les fenêtres était trop dangereux pour elle. À son âge, elle ne voulait pas risquer de se blesser. Faire appel à un serrurier lui coûterait cher et lui vaudrait peut-être des ennuis. Après tout, elle était entrée dans ce manoir sans autorisation.

Première fois qu'une sortie organisée par son club tournait mal. Elle ne voyait pas comment cette histoire allait se terminer et n'arrivait pas à trouver une chute surprenante pour sortir de ce mauvais pas. Elle pensa un moment recourir à une autre intelligence que la sienne pour résoudre le problème. Elle n'osa pas. Peur d'être exclue de l'atelier. Elle prit son carnet, nota deux trois remarques sur ce qu'elle était en train de vivre. Une attestation rédigée par son médecin s'échappa du précieux carnet. Elle indiquait la date d'un rendez-vous médical annulé la veille. Préférant aller se promener dans la nature, elle n'avait pas hésité un instant à différer une petite intervention sans gravité qu'elle devait subir. Elle se demanda si tout compte fait, elle avait pris la bonne décision. À l'hôpital, elle n'aurait pas eu à se torturer pour terminer cette histoire de manoir à une porte. Mais une fois qu'on met les pieds dans un hôpital, on peut parfois avoir de drôles de surprises !

Michèle Peyrat

L'incident du bloc 3

Ce matin-là, au centre hospitalier de Saint-Crespe, l'air était empreint de la routine rassurante des blocs opératoires. Le planning chirurgical, affiché sur l'écran central, ne déroulait que deux interventions : une arthroscopie du genou pour M. Fournier, une prothèse de hanche pour M. Perrin.

Le Dr Dubois s'apprêtait à prendre en charge la première de ces opérations. Une journée de plus, un geste de plus. Du moins, en apparence.

Après avoir salué son équipe, le chirurgien orthopédique a lancé la musique de son goût, un mélange de classique qui l'accompagnait depuis des années dans ses interventions. Le geste était devenu si automatique qu'il frisait l'inconscience. Pendant ce temps, l'infirmière-panseuse, Chloé Girard, préparait le champ opératoire avec la rigueur qui la qualifie. L'opération débuta en toute sérénité.

Alors que le Dr Dubois réalisait l'incision, il fut surpris par une résistance inhabituelle. Le tissu conjonctif ne réagissait pas comme il l'aurait dû pour une simple arthroscopie. La sonde introduite semblait plus difficile à manipuler. Après quelques minutes de tension précise, le cerveau du praticien, surchargé par une série de gardes exténuantes, commença à douter. Devant le doute subit, il préféra stopper son geste et interpeler son équipe :

— Chloé, êtes-vous sûre des clichés que nous avons consultés ?

Et pour justifier sa demande, il ajouta :

— J'ai l'impression que la structure osseuse est plus complexe que ce que nous pensions.

La question exceptionnelle provoqua le silence dans le bloc opératoire. Aussitôt, Chloé relança les images sur le moniteur. Les clichés étaient bien ceux du genou droit de M. Fournier.

Incrédule, le Dr Dubois s'approcha de l'écran, plissa les yeux et soupira. Après un instant de réflexion, il tenta une explication à son équipe :

— Je ne sais pas... la structure est atypique, je dois mal interpréter ce que je vois.

La musique calma son incertitude, persuadé que sa fatigue lui jouait des tours, il continua l'opération.

Toutefois, au moment de refermer l'incision, l'erreur révéla toute sa simplicité et son absurdité. En préparant le champ opératoire pour la fermeture, l'infirmière Chloé Girard jeta un bref regard au planning du jour. Le nom "Perrin" retint son attention. Juste à côté, une note manuscrite indiquait « prothèse hanche gauche ». Son regard remonta sur la table vers le patient, au visage masqué. Puis il se posa sur le membre opéré : le genou droit.

Une angoisse glaciale la saisit. En sueur froide sous sa blouse, elle se précipita vers le dossier du patient, l'ouvrit et lut, la gorge serrée, la voix tremblante :

— M. Albert Perrin, 72 ans. Prothèse totale de hanche gauche... Le patient sur la table... n'était pas M. Fournier.

Le Dr Dubois, éberlué, retira son masque, livide. L'équipe interrompit tout mouvement. Le bip régulier du moniteur cardiaque brisait le silence du bloc. L'erreur ne portait pas sur le lieu de l'opération, mais sur l'identité du patient. Le Dr Dubois avait opéré le genou droit de M. Perrin, croyant qu'il s'agissait du genou de M. Fournier, ignorant qu'il devait en fait opérer la hanche gauche de M. Perrin.

Une enquête interne fut diligentée par la direction de l'hôpital ; elle révéla que la confusion est survenue au moment du transfert des patients vers le bloc opératoire. La surcharge de travail et la succession rapide des patients avaient conduit à une erreur d'étiquetage. Le Dr Dubois, fatigué et sûr de sa routine, n'avait pas vérifié une dernière fois l'identité du patient, se fiant à la prise en charge de l'équipe.

L'erreur resta sans dommages pour M. Perrin, car ce n'était qu'une intervention bénigne, qui ne le handicapa jamais. Mais l'incident sonna comme un rappel à la vigilance mise à l'épreuve par la routine et la pression constante, même chez les plus expérimentés.

Aubin Féret

Œil pour œil, dent pour dent

En ce jour ensoleillé, il régnait une drôle d'agitation au sein de l'hôpital Sainte-Marie. Tout le personnel médical était sur les dents, suite à une erreur chirurgicale réalisée la veille. Un patient, répondant au nom de Marc, s'était réveillé de son anesthésie en hurlant, non pas de douleur, mais de rage. Le chirurgien lui avait retiré un rein, le mauvais qui plus est ! Au départ, le médecin devait retirer uniquement une tumeur de deux centimètres sur le rein gauche du patient, lui promettant de conserver ses fonctions rénales indemnes. Ce jour-là, il avait dû se lever du pied gauche et, échangeant le dossier de Marc avec celui d'un autre patient, il avait entièrement enlevé le rein droit.

La conversation qui s'ensuivit entre le patient et le corps médical, le chirurgien en tête, était pour la moins houleuse.

— Enfin, comment avez-vous pu faire une telle erreur ? s'indigna le patient. Cela m'a coûté un rein ! Heureusement que je ne devais pas être opéré d'un bras.

— Cela vous aurez certainement coûté un bras, pouffa l'anesthésiste.

Marc et le chirurgien se tournèrent dans sa direction, ne manquant pas de lui jeter un regard noir.

— J'avais pourtant dessiné une croix sur le côté à opérer. Comment avez-vous pu passer à côté ?

Les yeux du chirurgien s'illuminèrent d'une drôle de lueur.

— C'était donc pour cela la croix ? Je pensais que cela signifiait qu'il ne fallait pas toucher à cette partie du corps. Normalement, une croix indique une interdiction.

— C'est la meilleure celle-là, fustigea le patient. Et si je dessine une croix sur une carte à l'emplacement du trésor, vous creuserez partout sauf à cet endroit-là ?

— Allons, comparons ce qui est comparable. On peut tout à fait vivre avec un seul rein.

— Oui, quand celui qu'il reste n'est pas atteint d'une tumeur.

— Certes. Vous avez raison.

Marc cherchait à comprendre par quel malheur il avait pu tomber sur un chirurgien aussi perché. Il savait que l'hôpital public était en difficulté par manque de moyens, mais là c'était vraiment une catastrophe. Il se demandait si l'anesthésie qu'il avait subie la veille ne faisait pas encore effet. Peut-être était-il en plein rêve et qu'il finirait par se réveiller, mais tout paraissait bien trop réel.

— Ne vous faites pas trop de bile, conseilla le chirurgien à Marc. Toute mon équipe se creuse la cervelle pour trouver une solution à ce léger désagrément.

— Non, mais vous vous entendez parler ? Je risque de passer ma vie à faire des dialyses par votre faute et ce n'est qu'un « léger désagrément », selon vous ?

Marc sentait son sang bouillir dans ses veines. La seule solution était de subir une greffe de rein. Il espérait que dans son entourage, un donneur se dévoile grâce aux analyses de compatibilité. Le chirurgien, venant de mettre fin à la conversation, enjoignit son équipe de quitter la chambre du patient. Ils tournèrent les talons, un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Marc et le médecin dans la pièce.

— Attendez un instant, l'interpella Marc.

— Oui ? demanda le chirurgien qui commençait à s'exaspérer.

— Vous aussi, vous allez faire ce test de compatibilité. Si j'en suis là, c'est par votre faute.

Le chirurgien vit rouge.

— Vous ne pouvez pas me forcer à faire cela !

— C'est ça, ou un procès contre l'hôpital. Je réfléchirais à deux fois, si j'étais vous.

Le médecin quitta la chambre en claquant la porte. Il admettait bien avoir fait une erreur, mais ce n'était pas une raison pour le faire chanter. Cependant, il était pris à la gorge par l'ultimatum de son patient. Un nouveau scandale risquerait bien de provoquer la fermeture définitive de cet hôpital. Il ne pouvait pas perdre, une fois de plus, son poste. Il venait juste d'acheter, pour sa femme, une villa avec une piscine qui se déversait directement dans la mer. Il s'en mordrait les doigts s'il était emmené à la revendre.

Une solution fut rapidement trouvée. Le lendemain, le chirurgien et Marc furent à nouveau réunis au bloc opératoire. Seulement, cette fois, une chirurgienne était à la tête des opérations. Marc subit une deuxième anesthésie générale en l'espace de trois jours. Le chirurgien, lui, tenait la main de son épouse endormie, à qui il avait demandé de faire don de son rein. Lui-même avait bien trop peur des aiguilles pour subir une opération. Pour la convaincre, il lui avait promis que cela leur permettrait de se payer une voiture de sport qui compléterait parfaitement le garage immense de leur nouvelle villa, déjà rempli d'une dizaine de berlines. Il avait, bien sûr, omis de lui avouer toute la vérité.

Ce fut ainsi que Marc se réveilla, quelques heures plus tard, flanqué d'un des reins de la femme de son chirurgien. Cette mésaventure, complètement tirée par les cheveux, serait bientôt loin derrière lui.

Raimon

L'îlot

— T'es pas cap', Simon !

— Chiche.

Le défi lancé par Manon, appuyé d'un regard pénétrant, m'avait contraint à l'action. (■) Depuis le début des vacances, nous regardions avec curiosité le château, posé sur un confetti d'île face à notre plage ; un petit paradis dont personne ne semblait se soucier. Aucune activité n'animait les lieux, pas de fenêtre ouverte, de bateau y accostant ou de serviette posée sur le croissant de sable blanc. Du haut de ses treize ans, Manon, notre voisine au gîte, se donnait des airs, se permettant de jouer avec nous le rôle d'une maman autoritaire. Je venais d'avoir douze ans, comme mon cousin Sam ; chaque été nous passions ensemble deux semaines au bord de la mer.

Le challenge consistait à approcher l'étrange manoir lors d'une marée basse de grande amplitude, moment où il était accessible à pied sec. Les conditions idéales étant justement réunies, il avait fallu se décider sans tarder. Comme toujours, j'avais emmené Sam dans mon aventure. Nos sandales plastiques aux pieds, nous avons traversé l'estran, escaladant rochers et franchissant étendues d'algues où bruissait une faune cachée. L'heure n'était pas à la pêche mais à l'expédition spéciale. En peu de temps, nous arrivâmes à pied d'œuvre. De loin pas trop intimidant, mais de près, le manoir de granit rose projetait son donjon vers le ciel comme un bras tendu prêt à s'abattre sur nous. Je frissonnais. Un immense escalier permettait d'accéder à la double porte d'entrée de bois sombre, les fenêtres étaient munies de volets fermés à la peinture blanche écaillée.

— On fait le tour ?

J'imaginai Manon, rivée à ses jumelles, nous voyant disparaître de son champ de vision et tremblant de peur. Laissant l'entrée à notre gauche, nous prîmes un chemin à travers le chaos de rochers, contournant l'édifice dont la lourde masse nous surplombait. Après quelques dizaines de mètres, Sam s'arrêta et pointa le doigt vers les fondations. À demi-cachée par des broussailles, une poterne au bois noir, tannée par la mer et le temps. Pas de poignée mais une antique serrure. Poussant sur le battant, je testai sa résistance à tout hasard. Elle s'ouvrit sans difficulté dans un glissement silencieux. Je fis un bond en arrière manquant chuter. L'occasion était trop belle. D'un commun accord, nous avançâmes avec précaution dans l'espace qui s'était ouvert. La pièce, grande comme notre cuisine, était occupée par quantité de matériel de pêche, filets, havenots, paniers, griffes et cordages divers. À peine avions-nous commencé l'exploration du lieu qu'un léger bruit nous alerta. La porte s'était refermée et une faible lumière allumée. Sam cria, je me mis à trembler. Le battant intérieur était en inox, sans aucun système apparent, il épousait parfaitement l'ouverture, des joints assurant l'étanchéité. La luminosité décrut jusqu'à nous laisser dans le noir complet. Aucune fenêtre, pas le moindre trou, rien qui nous permette de nous orienter. J'entendis Sam gémir. Mon devoir d'aîné me fit réagir.

Notre intention première d'approcher le château ne devait pas nous prendre longtemps. Désormais le temps nous était compté, la mer allait remonter, et l'île retrouver son isolement. Il fallait sortir au plus vite de cette nasse. À tâtons je fis le tour de la pièce, une très faible lueur en hauteur annonçait la trouée d'un escalier. Guidé par ses sanglots, je récupérai Sam et lui donnai le bout d'un cordage pris sur place pour que nous restions unis, puis j'entrepris de gravir lentement l'escalier en colimaçon. La vis semblait sans fin, à donner le tournis ; nous montions à la verticale vers l'espoir d'une sortie, la lueur à peine plus vive à chaque tour. Sam ne pleurait plus, il se concentrait sur les marches pour ne pas glisser.

Quand je devinai le vasistas d'où nous provenait la clarté, je soupirai. Nous sortîmes enfin de cet étrange puits pour déboucher dans une vaste salle, où les meubles étaient couverts de draps, fantômes endormis. Je me précipitai vers une fenêtre, aidé de Sam j'ouvris les vantaux avec difficulté, puis le volet plus aisément. La vive lumière du jour inonda le salon, révélant le papier peint fané et quelques tableaux éteints. Désormais le manoir nous importait peu, seul en fuir était souhaitable. Nous étions juste au-dessus du perron de l'entrée, quatre mètres nous séparaient d'un appui extérieur sûr. Par chance, Papi m'avait récemment appris les nœuds de marin ; j'arrimai le cordage au balcon. Il manquait un mètre mais peu importait, la liberté était au bout. Sam, habitué à l'escalade, passa le premier, je le suivis sans tarder. La mer montante commençait à encercler l'îlot. Nous courûmes sans nous retourner, bondissant de rocher en rocher, traçant notre chemin dans les mares qui se remplissaient.

Nous nous effondrâmes, haletants aux pieds de Manon, vigie fidèle sur le bord du rivage. Sa pâleur disait son angoisse, le bleu de ses yeux avouait sa fierté. Nous avions gagné sa considération et le mystère du château commença à s'écrire ce jour-là.

Elisabeth Guélaën